



L'humour sandien dans Horace, Le Meunier d'Angibault, et Le Péché de Monsieur Antoine

Ikram Chemlali

(Université Abdelmalek Essaadi/FLSH/Martil/ T toun)

Résumé

George Sand, inspirée par les Lumières, dénonce dans ses œuvres les injustices sociales et la domination bourgeoise.   travers *Horace*, *Le Meunier d'Angibault* et *Le Péché de Monsieur Antoine*, elle critique l'égoïsme, la cupidité et l'immoralité des bourgeois en les tournants en dérision.

Horace, un bourgeois vaniteux et paresseux, illustre leur vacuité, tandis que M. Bricolin, obsédé par l'argent, sacrifie sa propre fille à ses ambitions matérielles. M. Cardonnet, industriel cruel, exploite les pauvres sans scrupule. Sand oppose ces figures à des personnages populaires, généreux et travailleurs, qu'elle valorise.

L'humour, pour Sand, est un moyen de critiquer les abus bourgeois tout en défendant les valeurs du peuple, appelant à une société plus juste et égalitaire.

Mots-clés

Bourgeoisie, critique sociale, humour, égalité, engagement.

Abstract

George Sand, inspired by the Enlightenment, denounces social injustices and bourgeois domination in his works. Through *Horace*, *The Miller of Angibault* and *The Sin of Monsieur Antoine*, she criticizes the selfishness, greed and immorality of the bourgeois by deriding them. Horace, a vain and lazy bourgeois, illustrates their emptiness, while Mr. Bricolin, obsessed with money, sacrifices his own daughter to his material ambitions. Mr. Cardonnet, a cruel industrialist, exploits the poor without scruple. Sand contrasts these figures with popular, generous and hardworking characters, whom she values. Humor, for Sand, is a way to criticize bourgeois abuses while defending the values of the people, calling for a more just and egalitarian society.

Keywords

Bourgeoisie, social criticism, humor, equality, commitment.

Introduction

Sand a combattu sa vie durant, pour le fondement d'une société juste où la discrimination de tout genre soit abolie. Ses œuvres se veulent être l'écho des cris étouffés de ces marginalisés qui n'arrivent pas à faire écouter leurs voix. Ecrivaine engagée, la bonne dame de Nohant n'avait qu'une seule passion « l'idée de l'égalité. » S'inspirant de l'héritage des Lumières, la romancière se battait pour participer à l'édification d'un monde nouveau où la servitude du peuple soit anéantie. Il est temps pour ce peuple longuement asservi et humilié, de devenir souverain. Pour ce faire, il faut que ce peuple se libère de sa misère demeurant liée à plusieurs facteurs dont principalement, l'exploitation de la classe bourgeoise.

La romancière a toujours eu de l'antipathie envers la bourgeoisie, qu'elle dénonce incessamment dans ses textes. Une dénonciation qui prend par moments un ton humoristique. Cette démarche provient principalement, du fait que Sand a toujours désapprouvé la classe bourgeoise, « [v]ous voulez que je parle de la bourgeoisie, et que je ne dise pas qu'elle est bête et injuste » (Sand, 1841) rétorque-t-elle à son éditeur Buloz lui demandant de « modérer » (Sand, 1841) le ton de son texte *Horace* où elle critique sévèrement la bourgeoisie. Cette classe que la romancière trouve oisive, égoïste et cupide, et n'ayant qu'un seul but ; s'enrichir au détriment des autres. C'est à travers ses romans socialistes, que la romancière mettra en exergue ses idées contestant les abus de la bourgeoisie. Nous avons choisi d'en étudier trois : *Horace*, *Le Meunier d'Angibault* et *Le Péché de Monsieur Antoine*, où Sand s'indigne contre la classe bourgeoise, tout en faisant rire son lectorat.

George Sand, en s'attaquant aux travers de la bourgeoisie, ne se contente pas de critiquer une classe sociale ; elle dénonce un système entier fondé sur l'égoïsme, l'exploitation et la quête effrénée du profit. À ses yeux, la bourgeoisie incarne une élite déconnectée, aveuglée par sa cupidité et insensible aux souffrances des classes laborieuses. Cette dénonciation récurrente dans son œuvre découle de son engagement envers les distinctifs de justice et d'égalité, qu'elle considérait comme les piliers essentiels d'une société véritablement humaniste et progressiste.

Pourtant, la force des critiques de Sand réside dans leur subtilité. Loin de se limiter à des dénonciations frontales ou moralisatrices, la romancière manie l'ironie et l'humour pour mieux exposer l'absurdité des comportements bourgeois. Elle dresse des portraits souvent caricaturaux de personnages cupides, égoïstes ou profondément ridicules, non pas pour s'amuser gratuitement, mais pour inciter le lecteur à une prise de conscience. Ce mélange d'humour et de critique sociale confère à son œuvre une dimension universelle et intemporelle, qui dépasse largement son contexte. Ces thématiques trouvent un écho particulier dans *Horace*, *Le Meunier d'Angibault* et *Le Péché de Monsieur Antoine*.

1. L'humour et le rejet de la vanité dans *Horace*

Dans, *Horace*, le personnage éponyme d'Horace est un jeune bourgeois de province, qui déteste travailler, et se contente de passer ses journées dans « une inaction prolongée » (Sand, 1841, p. 15). On assiste à un grand décalage entre la réalité de cet étudiant qui « n'avait pas été trois fois dans sa vie [à son] cours de droit » (Sand, 1841, p. 18) et son rêve de devenir « un député » (Sand, 1841, p. 20). Le narrateur découvrant un jour que même « ses livres de droit étaient vendus » (Sand, 1841, p. 22) se demande étonnement « [c]omment concilier, en effet, cette ardeur de gloire, ces rêves d'activité parlementaire et de supériorité politique, avec la profonde inertie et la voluptueuse nonchalance d'un tel tempérament ? » (Sand, 1841, p. 25). Néanmoins, ce qui fait vraiment rire chez ce personnage, c'est bien sa déclaration un jour alors qu'elle annonce à son entourage « je me sens de la race des héros ! » (Sand, 1841, p. 30).

Aux yeux sandiens, il s'agit effectivement d'un « héros » (Sand, 1841, p. 30), mais de bavardage car « en l'écoutant, on était [toujours] sous le charme de sa parole » (Sand, 1841, p. 203). Résolument, on est face à un « hâbleur » » (Sand, 1841, p. 203) qui maîtrise parfaitement l'art oratoire et qui n'a que cette arme dont il se sert fort bien pour conquérir « la femme aristocratique » » (Sand, 1841, p. 217). Non pas par amour ou par respect pour celle-ci, qu'il mène sa démarche vu qu'« est imbu des

erreurs communes de l'infériorité de la femme » » (Sand, 1841, p. 225), mais juste pour tenter sa chance d'escalader l'échelle sociale. En fait, après avoir échoué à gagner de l'argent par le jeu du hasard, il ne lui reste que la femme, qu'elle méprise profondément, comme unique sentier pour faire fortune. N'est-ce pas qu'on est face à un plan de héros ?

Evidemment, l'antiphrase à la quelle recourt la romancière ici, n'est qu'un moyen pour critiquer Horace que Sand qualifie d'« âme toute préoccupée de l'amour du gain, et toute paralysée par une ambition égoïste » (Sand, 1841, p. 30). Notre héros d'après Sand est « rempli de défauts et de travers » (Sand, 1841, p. 10) et tout cela fait de lui « un homme faible que la vanité gouverne. » (Sand, 1841, p. 317) C'est bien que « [même] en dormant, [...] seul et sans miroir, Horace s'arrangeait pour dormir noblement » (Sand, 1841, p. 25) ironise Sand, à tel point que l'un de ses « camarades prétendait méchamment qu'il posait devant les mouches » (Sand, 1841, p. 25) raille la châtelaine de Nohant, se trouvant dégoûtée de ce bourgeois traîne-savate, et arriviste.

Horace incarne ainsi une figure de l'inaction et de la prétention, où l'ambition démesurée contraste violemment avec une incapacité chronique à agir concrètement. Ce personnage semble figé dans un monde de fantasmes et d'illusions, se contentant de rêver d'une grandeur qu'il n'a ni la volonté ni les moyens de conquérir. Son inertie, tant intellectuel que physique, illustre une critique sociale acerbe de la bourgeoisie provinciale, où l'ambition personnelle se transforme souvent en un culte stérile de l'apparence.

Cependant, ce qui rend Horace particulièrement intéressant, c'est la manière dont il s'investit dans la construction de son image. Orateur habile, il séduit par la parole et se donne des airs de grandeur qui masquent sa vacuité. Ce contraste entre la richesse de ses discours et le néant de ses actions souligne une satire fine du héros autoproclamé, qui ne brille que dans l'imaginaire qu'il projette sur les autres. Ce masque oratoire, bien que charmant pour certains, se révèle vite trompeur, exposant une superficialité évidente.

En définitive, Horace n'est pas seulement une critique d'un individu, mais d'un système social qui valorise les apparences au détriment de la substance. Il symbolise une ambition dévoyée, où le désir de gravir l'échelle sociale ne repose que sur des moyens artificiels et dénués de sincérité. En somme, Horace est à la fois le reflet et la critique d'un système qui glorifie la superficialité et ceux qui excellent davantage dans l'artifice que dans l'effort. Il devient le symbole d'une bourgeoisie déconnectée de la réalité, prisonnière de ses propres illusions.

2. *L'indignation sandienne contre la cupidité bourgeoise, via l'humour*

Il y a donc chez Sand, un sentiment de répugnance envers les bourgeois. Mais ce sentiment n'est pas sans fondement, il a bien ses raisons que la romancière explique dans sa correspondance :

« Ce que je n'aime pas et n'aimerais jamais dans l'histoire de notre temps, c'est la bourgeoisie d'aujourd'hui. Ce n'est pas que je lui envie la richesse dont elle s'est emparée. [...]. Mais je la haie d'opprimer les malheureux, [et] d'être cupide.. » (Claire GREILSAMER, Laurent GREILSAMER, 2004, p. 42) souligne Sand dans une lettre adressée à Renet Vallet.

C'est cette « cupidité » (Sand, 1845, p. 85) que la romancière pointera de doigt en dressant le portrait de monsieur Bricolin dans *Le Meunier d'Angibault*. Ce personnage tout comme les autres bourgeois de « Blanchemont » (Sand, 1845, p. 85) ne diffère nullement d'Horace. Ils ont tout les deux en commun, cet amour démesuré de l'argent. L'amour de « l'argent leur passe dans le sang, [et] ils s'y attachent de corps et d'âme » (Sand, 1845, p. 85) atteste l'auteure, à tel point qu'ils font l'impossible aussi bien pour le gagner que pour le garder.

M. Bricolin demeure l'exemple parfait du bourgeois cupide et cynique. Hormis le fait qu'il est un pur matérialiste dont la conversation « roul[e] toujours sur l'argent » (Sand, 1845, p. 162) et qui ne pense qu'à « doubler et tripler ce qu'il possède » (Sand, 1845, p. 259), M. Bricolin est de « style grossier » (Sand, 1845, p. 259) que ce soit dans sa façon de parler ou d'agir. A part le fait de penser à gagner de l'argent, ce personnage n'a pas d'autres préoccupations que de remplir son estomac ; « la digestion devient l'affaire de [sa] vie » (Sand, 1845, p. 116), nous apprend l'auteure railleusement. Evidemment cette affaire se reflète nettement au niveau de sa physionomie

corporelle, qui prend « l'aspect d'une barrique cerclée » (Sand, 1845, p. 117) souligne sarcastiquement la châtelaine de Nohant.

Cette affreuse gourmandise qui attise le dégoût de l'auteure, et certainement celle du lecteur est à l'origine de l'idiotie de M. Bricolin. Ce personnage que Sand qualifie de « fort sot » (Sand, 1845, p. 149), étant donné qu'il ne dispose d'aucune intelligence, « s'engraisse [sans cesse] pour arriver [...] à l'imbécillité » (Sand, 1845, p. 116) nous communique narquoisement la romancière. En apparence, Sand traite avec une sorte d'enjouement la gourmandise de M. Bricolin, mais en arrière ligne, cette qualification renvoie à son caractère féroce qui fait de lui, un homme sans cœur, monstrueux, inhumain, et égocentrique. Ce qui compte aux yeux de M. Bricolin c'est le fait de s'enrichir, peu importe la manière d'y parvenir. Pour lui, la fin justifie les moyens. C'est ainsi qu'il devient complètement insouciant du malheur des autres, même quand il est question des êtres de son sang. Tout cela nous renvoie au sort dramatique de Louise Bricolin, devenue folle de chagrin à cause de son père M. Bricolin qui l'avait privée d'épouser Paul ; l'homme de sa vie, pour la simple raison qu'il fasse partie d'une classe sociale inférieure.

Les cris de la Bricoline nous accompagnent tout au long du roman, pour nous rappeler que le parcours de son père qui se croit avoir réussi à s'imposer comme étant un homme riche et respectueux, ne l'est en rien. Sa haine envers son père, s'emplira progressivement, jusqu'à enclaver tous les humains qu'elle se met à haïr.

« Ils sont tous mes ennemis. Ils m'ont torturée, ils m'ont enfoncé un fer rouge dans la tête. [...] Ils m'ont traversé le cœur avec de grandes aiguilles d'acier. Ils m'ont écorchée vive [...] Mais je me vengerai ! [...] Demain je les ferai souffrir aussi, moi ! Ils souffriront tant que j'en aurai pitié moi-même... » affirme la Bricoline (Sand, 1845, p. 327).

Résolument, si Sand ricane de ce caractère répugnant de M. Bricolin, c'est pour s'indigner contre cette férocité cannibale qui caractérise ce personnage. L'humour auquel recourt Sand en évoquant ce personnage, comme on l'a vu précédemment, est un moyen de révolte, contre cette cruauté due à la mort de la morale chez ce bourgeois parvenu, et dans une large mesure, chez la classe bourgeoise. Une idée que la romancière met bien en exergue, dans *Le Péché de Monsieur Antoine*.

George Sand utilise le personnage de M. Bricolin pour incarner les travers les plus odieux de la bourgeoisie, qu'elle dépeint comme cupide, matérialiste et insensible. Cette critique dépasse l'individu pour englober une classe sociale entière, où l'amour de l'argent est présenté comme une obsession destructrice. La romancière dénonce une mentalité où l'enrichissement personnel devient une fin en soi, au mépris des valeurs humaines fondamentales comme l'empathie ou la solidarité. Ce matérialisme exacerbé est non seulement ridicule, mais profondément dangereux.

L'aspect caricatural de M. Bricolin, avec son apparence grotesque et son comportement primaire, sert à accentuer la critique sociale. À travers lui, Sand illustre l'idée que ce soif d'argent déshumanise les individus, les rendant incapables de penser ou d'agir autrement que pour leur propre intérêt. Sa gourmandise, métaphore d'une avidité insatiable, symbolise une classe qui se nourrit de l'exploitation des autres et en fait une norme. Par cette représentation, Sand ne se contente pas de critiquer un homme, mais bien un système économique et social qui privilégie les profits au détriment de la dignité humaine.

En parallèle, la sorte tragique de Louise Bricolin illustre les conséquences dévastatrices de cette avidité sur les proches des personnages avides. Le refus de son père de reconnaître son amour pour Paul, sous prétexte de leur différence de classe, est une démonstration poignante de la manière dont l'appât du gain détruit les liens familiaux et les aspirations personnelles. Louise, victime directe de l'égoïsme de son père, incarne le cri étouffé de ceux qui subissent les décisions arbitraires dictées par les conventions sociales et le soif de pouvoir. Sa descente dans la folie symbolise les ravages psychologiques causés par l'inhumanité des structures bourgeoises.

Enfin, Sand oppose à la froideur calculatrice de M. Bricolin un humour mordant et une ironie subtile pour dénoncer ces injustices. Loin de se limiter à un réquisitoire moral, son œuvre pose un regard incisif sur la déshumanisation induite par le matérialisme. Elle invite à réfléchir sur les effets pervers

d'une société où les valeurs spirituelles et morales sont supplantées par la quête effrénée de richesse. À travers des personnages comme M. Bricolin, Sand met en lumière non seulement la décadence d'un individu, mais aussi l'échec moral d'un système fondé sur la cupidité et l'indifférence.

3. *L'humour sandien et la mort de la morale*

La rébellion sandienne contre la classe bourgeoise, se poursuit encore dans *Le Pêché de Monsieur Antoine*, où Sand s'en prend violemment à la morale en usage de M. Cardonnet. Il s'agit là encore, d'un industriel bourgeois qui a « la soif de fortune et de gloire » (Sand, 1847, p. 286). Ce personnage que la romancière qualifie d'« ignorant » (Sand, 1847, p. 688) n'estime ni la morale ni le savoir ; qui sont naturellement à l'origine de la suprématie de l'Homme. Pour lui, les sciences sont « des chimères » (Sand, 1847, p. 269). « Les poètes et les métaphysiciens » (Sand, 1847, p. 269) ne sont que des « oisifs » (Sand, 1847, p. 290). Et la « philosophico-métaphysico-politico-économique est ce qu'il y a, [d'après M. Cardonnet toujours], de plus creux, [et] de plus faux » (Sand, 1847, p. 293), ironise Sand.

Le monde de M. Cardonnet est fait de chiffres, et uniquement de chiffres. Pour lui, tout doit être calculé. « [...] on paie l'ouvrier comme on nourrit le cheval à proportion du travail qu'on exige. Quand on veut doubler l'ouvrage on double le salaire, comme on double l'avoine » (Sand, 1847, p. 314), ce sont là les propos de ce cruel industriel, qui ridiculise méchamment ses ouvriers, en les comparant à des bêtes qui ne pensent qu'à se bourrer l'estomac. Le recours à l'usage de l'humour de la part de Sand dans ce passage, est dicté par sa volonté visant à dévoiler cette manière de penser ; demeurant vulgaire, abjecte et vile dont dispose M. Cardonnet. Ce personnage sans morale, n'a qu'un seul but, celui de gonfler incessamment sa fortune. Pour y parvenir, le grand industriel a besoin de subordonnés sur lesquels il peut bien compter. Toutefois, M. Cardonnet ne fait confiance et n'estime que les gens qui maîtrisent parfaitement le calcul comme c'est le cas de M. Glauchet. Il s'agit là, d'un excellent calculateur qui compte tout, jusqu'aux poissons qu'il pêche le jour de son repos, ironise Sand : « Voici le sept cent quatre-vingt-deuxième goujon que j'ai pris avec cet hameçon-là depuis deux mois » (Sand, 1847, p. 312) murmure M. Glauchet, tout en poursuivant « [je] suis bien fâché de n'avoir pas compté ceux de l'année dernière » (Sand, 1847, p. 269) affirme-t-il sur un ton sérieux.

Ce personnage qui n'est en réalité que le double de M. Cardonnet, « ne comprenait rien, il ne savait rien en dehors de l'arithmétique. » (Sand, 1847, p. 314). Tout comme M. Cardonnet, M. Glauchet sacralise les chiffres et « quand il avait fait des chiffres pendant douze heures, il lui restait à peine assez de raisonnement pour attraper des goujons » (Sand, 1847, p. 269) ricane Sand. L'humour que dégagent les propos sandiens dans ce passage, soulignent avec amertume, l'absurdité du monde bourgeois et l'étroitesse de son esprit.

Nonobstant, ce n'est pas l'ardeur de la classe bourgeoise qui dérange l'écrivaine. En fait, si Sand ne s'oppose pas à l'enthousiasme de M. Cardonnet et à sa volonté de vouloir s'enrichir, elle conteste en effet la manière qu'elle choisit pour y parvenir, car en vue de se faire fortune M. Cardonnet n'hésite pas à ruiner les indigents. C'est ainsi qu'il déclare méchamment : « Une fois que j'ai ruiné toutes les petites industries qui me faisaient concurrence, je deviens un seigneur plus puissant [...] ! Je gouverne au-dessus des lois, et, tandis que pour la moindre peccadille je fais coffrer un pauvre diable, je me permets tout ce qui me plaît et m'accommode [...] quand tout est dans mes mains, j'élève les prix à ma guise, et dès que je peux le faire sans danger, j'accapare et j'affame. » (Sand, 1847, p. 72)

Affamer les pauvres est donc la stratégie que M. Cardonnet compte poursuivre pour amplifier son capital. Mais puisque ces pauvres, soit à cause de leur faiblesse ou leur naïveté, n'ont aucune capacité à agir, Sand accorde cette mission à la rivière même où sont installées les usines de M. Cardonnet. « [...] que la rivière sera moins sotte que les gens, qu'elle ne se laissera pas brider par les belles mécaniques qu'on lui passe aux dents, et qu'un de ces matins, elle donnera aux usines de M. Cardonnet un coup de reins qui le dégoûtera de jouer avec elle. » (Sand, 1847, p. 75). Dans ce passage, Sand évoque railleusement ces faits morbides qui lui font mal et auxquels elle tente de réagir avec une sorte d'humour. Il s'agit là d'un traitement parodique de la société bourgeoise,

visant à éveiller la conscience du lecteur, mais sans le choquer. Sur ce point, Sand s'oppose complètement à Breton, qui considère l'humour comme étant « l'ennemi mortel de la sentimentalité » (Breton, 2002, 44). Parce que chez Sand, l'humour est un moyen de sensibilisation et une attitude d'esprit qui se permet de rire de tout, même des choses les plus glauques telle que la cupidité bourgeoise, et la mort de la morale chez cette classe, sans jamais oser percuter les sentiments du lectorat.

George Sand poursuit ainsi sa dénonciation des dérives bourgeoises à travers une critique incisive des comportements cupides et inhumains incarnés par des personnages comme M. Cardonnet. Ce dernier, en particulier les ouvriers à de simples rouages économiques, révèle une vision déshumanisée du travail et de la société. Loin d'être un simple industriel, il devient le symbole d'un système où les relations humaines se résument à des rapports de force et de profit. Par l'ironie et le sarcasme, Sand dépeint un monde où l'ambition, dénuée de moral, engendre des abus destructeurs. L'association entre M. Cardonnet et M. Glauchet renforce cette critique, en montrant comment l'obsession pour les chiffres et le calcul peut vider une existence de toute profondeur. M. Glauchet, présenté comme une caricature vivante, incarne l'absurdité d'une vie centrée exclusivement sur des préoccupations matérielles et quantitatives. Sand utilise ici l'humour pour souligner l'étroitesse d'esprit de cette classe bourgeoise, incapable de percevoir la richesse des émotions, des idées ou de la créativité.

Cependant, la critique sandienne dépasse la seule dénonciation des pratiques économiques ou des mentalités bourgeoises. En attribuant à la rivière un rôle de rébellion contre les usines de M. Cardonnet, elle introduit une dimension symbolique puissante. La nature, représentée par la rivière, devient une force vive et indomptable qui s'oppose à l'avidité humaine. Par cette personnification, Sand illustre l'idée que les abus contre l'humanité et la nature finissent par entraîner des conséquences, même pour ceux qui se croient tout-puissants.

L'humour chez Sand, bien que mordant, ne cherche pas à choquer gratuitement. Contrairement à des approches plus brutales, elle l'utilise pour susciter une prise de conscience progressiste chez ses lecteurs. Par cette méthode, elle vise à les faire réfléchir sur les injustices sociales et les dérives morales sans heurter leur sensibilité. L'humour devient ainsi un outil pédagogique et un moyen subtil de provoquer une révolte douce mais profonde contre l'immoralité de la bourgeoisie.

Enfin, Sand insuffle une dose d'espoir dans son récit. Si l'homme est capable des pires excès, la nature, comme la conscience humaine, conserve la capacité de réagir et de rétablir un équilibre. À travers ces descriptions et ces personnages, elle appelle à un renouveau moral et à une réévaluation des priorités sociales. Les excès de M. Cardonnet et de ses semblables sont non seulement dénoncés, mais aussi présentés comme insoutenables à long terme, invitant ainsi le lecteur à aspirer à une société.

Conclusion

Par opposition à cette dévalorisation des personnages bourgeois qui sont, Horace, M. Bricolin et M. Cardonnet, il existe chez Sand une volonté nette de valoriser le peuple. Le contraste entre le peuple et la bourgeoisie apparaît d'abord dans *Horace* où, la châtelaine de Nohant oppose Horace à Paul Arsène. Contrairement à Horace qui refuse travailler, Paul Arsène, au contraire, accepte tout emploi, depuis celui de peintre jusqu'à celui de garçon de café pour faire vivre ses sœurs. Sa grande générosité s'oppose donc à la cupidité d'Horace. En outre, à l'encontre de M. Bricolin dans *Le Meunier d'Angibault*, il y a le personnage du meunier que Sand met en valeur, et ce en faisant de lui, un homme intelligent, droit et cultivé. De même, dans *Le Péché de Monsieur Antoine*, Jean Jappeloup occupant le métier du charpentier, est toujours prêt à aider ceux qui sont dans le besoin. Homme de cœur, Jean Jappeloup s'oppose complètement à Monsieur Cardonnet, l'industriel coriace.

Donc, en plus d'être une façon de se moquer de la classe bourgeoise, l'humour c'est aussi une stratégie à la quelle recourt Sand pour abaisser le personnage bourgeois, tout en surhaussant le peuple. Résolument, si Sand fait appel à l'humour pour critiquer la bourgeoisie, elle ne s'en sert jamais quand il est question du peuple. L'humour constitue alors, un mécanisme de critique acerbe pour la romancière, lui permettant de faire la parodie de la classe bourgeoise tout en célébrant la gloire de son peuple.

Cette valorisation du peuple va au-delà des simples oppositions de caractères. Elle s'inscrit dans un projet plus vaste : celui de réhabiliter une classe exploitée et souvent méprisée par les élites. Les figures comme Paul Arsène, le meunier ou Jean Jappeloup incarnent non seulement des qualités personnelles remarquables, mais également une forme de dignité collective. Ils représentent un idéal de société où les valeurs humaines priment sur les logiques de profit et de domination. En les mettant en lumière, Sand invite son lecteur à reconsidérer ses préjugés et à envisager une société fondée sur la solidarité et l'égalité.

L'humour, dans ce contexte, joue un rôle central. Si Sand s'en sert pour critiquer et ridiculiser la bourgeoisie, elle en exclut exclusivement le peuple, qu'elle traite avec un respect solennel. Ce traitement différencié reflète une stratégie narrative subtile : l'humour permet de désamorcer la gravité des critiques sociales, tout en rendant les travers bourgeois encore plus évidents et risibles. En revanche, lorsqu'il s'agit du peuple, elle adopte un ton sérieux et respectueux, renforçant ainsi la dignité de ses personnages populaires et la sincérité de son engagement.

Par ailleurs, Sand ne se contente pas de dénoncer les inégalités ; elle cherche à éveiller une prise de conscience collective. À travers ses récits, elle exhorte les lecteurs à remettre en question les hiérarchies sociales et à reconnaître la valeur dynamique de chaque individu, déterminante de sa classe. Son œuvre, en exaltant les qualités du peuple, suggère une possibilité de rédemption pour l'humanité, portée par des valeurs de justice, de travail et d'amour fraternel.

En conclusion, l'œuvre de Sand, marquée par son humour critique et sa célébration du peuple, transcende la simple satire sociale. Elle devient un plaidoyer vibrant pour un monde plus égalitaire et humain. En s'opposant à la cupidité bourgeoise à la générosité populaire, elle propose une alternative morale et sociale qui continue de résonner aujourd'hui. Par sa plume engagée, elle rappelle que l'art peut être une arme puissante pour transformer la société et défendre les opprimés. Ainsi, Sand reste une figure majeure de la littérature engagée, dont le message demeure d'une pertinence universelle.

Bibliographie

Œuvres étudiées

- SAND. G, 2011 [1842], *Horace*, Ed. Paléo, Paris.
- SAND. G, 1985 [1845], *Le Meunier d'Angibault*, Ed. Les Classiques de Poche, Paris.
- SAND. G, 1982 [1845], *Le Pêché de Monsieur Antoine*, Ed. L'AUREOLE, Paris.

Dictionnaire consulté

- GREILSAMER. C, GREILSAMER. Laurent, 2004, *Dictionnaire George Sand*, Ed. Perrin, Paris.

Ouvrages consultés

- BRETON. A, 2002, *Anthologie de l'humour noir*, Ed. Livre De Poche, Paris.
- BOUCHARDEAU. H, 2004, *George Sand, Politique 1*, Paris, Ed. HB Editions.

Correspondance

- SAND. G, Lettre à François Buloz, 1841.